

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour une psychanalyse hybridée

Louis-Daniel Godin

Numéro 331, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, L.-D. (2021). Compte rendu de [Pour une psychanalyse hybridée]. *Liberté*, (331), 67–69.

Tous droits réservés © Louis-Daniel Godin, 2021

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Pour une psychanalyse hybridée

Louis-Daniel Godin

A l'orée du XX^e siècle, Sigmund Freud construit une cartographie de l'appareil psychique qui prend sa source dans la psyché des femmes dites hystériques et leur expérience du monde. Autrement dit, il choisit d'éclairer les subjectivités hégémoniques à partir des sujets pathologisés par la médecine, dont les corps contrôlés, discriminés, enfermés, charcutés révélaient ce qui concerne tout le monde : la force du refoulement. Un siècle plus tard, la psychanalyse est d'une certaine manière mise en demeure de renouveler ce geste inaugural en reconnaissant – c'est-à-dire en accueillant dans sa théorie et sa pratique – la souffrance éprouvée par les minorités de genre, de sexe, de race dont l'existence est rendue moins vivable par ce que Judith Butler appelle une « distribution différentielle de la vulnérabilité ». C'est à tout le moins une telle invitation que lance le philosophe Paul B. Preciado dans son essai *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes* : « J'appelle de tous mes vœux à une mutation de la psychanalyse, à l'émergence d'une psychanalyse mutante, à la hauteur de la mutation de paradigme que nous vivons. » On repérait déjà ce souhait dans son ouvrage *Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique* (2008), où Preciado en appelait à l'émergence d'une « queeranalyse » qui « ne s'oppose pas à la psychanalyse, [mais] la dépasse en la politisant ».

Paul B. Preciado
Je suis un monstre qui vous parle
Rapport pour une académie de psychanalystes
Grasset, 2020, 126 p.

Thamy Ayouch
Psychanalyse et hybridité
Genre, colonialité, subjectivations
Leuven University Press, 2018, 222 p.

Preciado est célèbre pour avoir tenu une chronique dans *Libération* sur des enjeux sociaux et philosophiques dans laquelle il a documenté son changement de sexe. Refusant de se soumettre à la médecine, il a entrepris de s'administrer lui-même de la testostérone, faisant de son corps un site de résistance politique. En novembre 2019, invité par l'École de la cause freudienne à venir discuter lors de son congrès annuel – il s'agit de l'une des plus importantes institutions de psychanalyse dans le monde, basée à Paris –, il choisit plutôt de lire devant l'assemblée un manifeste virulent qui dénonce l'épistémologie de la psychanalyse et témoigne de son parcours, celui « d'un homme trans, d'un corps non binaire » ayant « fabriqué » une issue pour s'extraire de « la cage de la différence sexuelle ». S'inspirant d'une nouvelle de Franz Kafka, Preciado se compare à Pierre le Rouge, ce singe qui, dans *Rapport à une académie*, se présente devant une assemblée de scientifiques pour témoigner de son devenir humain, conçu non comme une émancipation, mais comme le passage d'une cage à une autre. « J'ai appris, comme Pierre le Rouge, la langue de Freud et de Lacan, celle du patriarcat colonial, et je suis là pour m'adresser à vous », affirme-t-il. Depuis le regard de Preciado, et c'était aussi la perspective de Monique Wittig dans *La pensée straight* (1992), la psychanalyse est perçue comme une technique visant à

produire à tout prix des positions d'« hommes » et de « femmes » ; la « thérapie nécessaire pour que le sujet patriarcal-colonial continue à fonctionner malgré les coûts psychiques énormes et la violence indescriptible de ce régime ». On pourrait balayer du revers de la main cette critique en se limitant à rappeler que la psychanalyse n'est pas une technique de normalisation du désir – ce que je défends par ailleurs –, mais je crois qu'il faut aussi reconnaître que, si une telle idée est reçue, c'est bien parce qu'il existe des discours navrants qui l'autorisent, à commencer par les murmures dédaigneux qui se sont élevés dans la foule ce jour-là, auxquels s'ajoutent certains propos réactionnaires tenus par des psychanalystes – en France, où est implantée une tradition psychanalytique beaucoup plus importante qu'ici – dans plusieurs lieux : médias, essais, écrits scientifiques et, aux dires de Preciado, dans l'intimité d'un cabinet où son désir de transition a été réduit au statut de fétichisme. Ces propos doivent être dénoncés.

En ce sens, je me réjouis de la réponse de psychanalystes contemporain-es qui ont accueilli honnêtement et avec bonne foi le manifeste de Preciado en intervenant rapidement dans différents médias (blogs, revues en ligne) pour signaler que l'appel avait été entendu. C'est vers elles et eux que je me tourne, celles et ceux que Preciado considère comme des « dissidents », mais qui sont en fait nombreux, nombreuses, car « la » psychanalyse n'existe pas, sauf à la réduire à une académie. Je pense à Stéphane Habib : « La psychanalyse [...] telle que je la pense, la théorise, l'écris, l'enseigne, la pratique et la désire, est ce qui doit s'entendre comme accueil de ce qui arrive. » Je pense à Mathilde Girard, qui a intimé à ses collègues de « faire confiance, un peu plus confiance aux êtres humains dans leur capacité d'inventer une vie dans un monde qui a changé » : « il fallait cet événement, ce jour-là », mentionne-t-elle. Finalement, je pense à Omaïra Meseguer, qui a rappelé, avec les mots de Jacques-Alain Miller, que « l'œdipe n'est pas la solution unique au désir : c'est sa forme normalisée, et sa prison », sans toutefois réduire les positions de Preciado à une plate incompréhension théorique : « Il ne suffit pas de dire "ce n'est pas de nous" qu'il parle ou de pointer qu'il méconnaît le dernier enseignement de Lacan. [...] Il a d'autres chats à fouetter. » Selon Meseguer, il faut aussi se demander – et l'écriture de ce texte s'est imposée à moi suivant une telle impulsion – : « où suis-je dans le désordre que je dénonce ? »

Au-delà des malentendus théoriques qui s'expriment de part et d'autre, il faut entendre ce qui se joue en aval comme en amont de ce coup d'éclat : les institutions ont le pouvoir de figer le sens et d'ainsi faire écran au potentiel subversif du savoir qu'elles défendent. Car les chemins de traverse entre les études de genre et la psychanalyse sont nombreux : Freud n'a-t-il pas très tôt séparé l'anatomie de l'identification ? Lorsque Preciado présente les identités et les formes d'amour comme « de grands artefacts de fiction que nous avons construits collectivement [...],

qui ont pris la forme de nos corps au point que nous nous identifions à elle », on ne peut faire autrement que d'apercevoir un de ces chemins.

À d'autres égards, la réconciliation apparaît plus difficile. J'aime à dire que, dans le cadre de la séance analytique, on se demande non pas « Qu'est-ce qu'on a fait de moi ? », mais plutôt : « Qu'ai-je fait de ce qu'on a fait de moi ? » Un sujet n'est pas seulement la somme des assignations venues du dehors ; on prend part à notre vie, on souffre et on jouit à notre corps défendant. Il ne s'agit évidemment pas de dire que l'individu est seul responsable de son sort – ce qui reviendrait à nier les enjeux de classe, de sexe et de race qui déterminent aussi une existence –, mais plutôt de souligner que la psychanalyse convie le patient ou la patiente à examiner la part de subjectivité qui le lie, la lie à son histoire. Ce processus est éminemment politique, car le sujet est invité à trouver sa propre solution pour s'orienter, sans se référer à une norme dans laquelle il s'agirait de se fondre. Le désir de chacune et de chacun n'est pas toujours en adhésion avec ses idéaux politiques : mes ami-es les plus militant-es expriment souvent leur difficulté à négocier ces forces contraires. L'analyse peut être un tel lieu de négociation – ça l'est en tout cas pour moi. Dès lors, l'espace de la séance est toujours décalé par rapport à celui de l'action militante, puisque le premier appelle à visiter ses identifications pour pouvoir s'en dégager, alors que le second exige – c'est nécessaire, c'est stratégique – de les fixer. Ces deux espaces peuvent se répondre, cohabiter, mais ne doivent pas s'avaloir l'un l'autre. En ce sens, les dialogues les plus pertinents entre les études de genre et la psychanalyse se produisent non pas lorsque ces champs s'opposent dans un rejet de leurs épistémologies respectives, non plus lorsqu'ils s'embrassent entièrement dans un idéalisme qui évacue leur singularité, mais lorsqu'au prix d'un travail exigeant, ils acceptent de se laisser altérer par le discours de l'autre – je pense aux travaux de Judith Butler, bien sûr, mais aussi au riche travail de Fabrice Bourlez mené dans *Queer psychanalyse* (2018). Bref, on trouvera peu d'analystes pour répondre *sans réserve* à l'appel révolutionnaire de Preciado de construire une pratique qui réconcilierait l'investigation psychique et la lutte politique, une « psychanalyse mutante » qui travaillerait à la « décolonisation du corps et de l'appareil psychique », à l'image de la « schizoanalyse » rêvée par Gilles Deleuze et Félix Guattari, ou encore, si on remonte plus loin, aux vœux d'André Breton, qui dans son manifeste souhaitait pour sa part « la résolution [...] de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de surréalité ». On en trouve néanmoins un qui en appelle à une « hybridation » de la psychanalyse par les études de genre et postcoloniales. Il s'agit de Thamy Ayouch dans son essai *Psychanalyse et hybridité. Genre, colonialité, subjectivations*, qui, s'il a été publié un an avant la prise de parole de Preciado, n'en constitue pas moins une réponse aux questions que le philosophe soulève.

Psychanalyste, psychologue clinicien et professeur à l'Université Paris-Diderot, Ayouch se spécialise dans les questions de genre et de sexualité. Très tôt dans son essai, il rappelle l'hypothèse étonnante de Freud dans son dernier ouvrage, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939) : Moïse serait non pas un Hébreu, mais un Égyptien, adopté par un peuple qui l'aurait élu comme chef. Freud postulait alors que l'identité juive – on pourra dire : toute identité – est rendue possible par l'inclusion d'un élément étranger. Cette judicieuse entrée en matière vise sans doute à rappeler à celles et à ceux qui ont peur de voir leur institution disparaître que l'hybridité n'est pas synonyme de dissolution. Cette considération de Freud sur l'identité juive, Ayouch l'étend à la psychanalyse elle-même, qui, depuis ses origines, se « fonde sur ses extériorités : l'hybridité, l'inclusion d'éléments étrangers, disparates, hétérogènes, est constitutive de sa démarche ». C'est donc fidèle à cette « nature » qu'elle doit explorer de nouveaux possibles en prenant acte des autres discours sur le corps, le sexe et la subjectivité qui s'expriment aujourd'hui. Ayouch essaie d'imaginer une « psychanalyse mineure » en s'inspirant du concept de « littérature mineure » élaboré par Deleuze et Guattari lorsqu'ils réfléchissaient à l'œuvre de Kafka, justement. La littérature mineure est celle d'une minorité qui s'exprime dans la langue majeure en la « déterritorialisant » : « C'est ici la fonction que j'assignerai à cette psychanalyse inscrite entre l'orthodoxie majoritaire de la psychanalyse, et les discours des études de genre et des études postcoloniales : celle de définir un "tiers espace" théorique qui n'est ni l'un ni l'autre, mais veille toutefois à demeurer psychanalytique dans sa démarche, son écoute et son épistémologie. » L'essai est didactique et sa visée est programmatique. Ayouch œuvre d'abord à récuser l'interprétation foucauldienne de la psychanalyse comme dispositif de pouvoir, pour ensuite proposer plusieurs pistes d'hybridation afin de concevoir une théorie et une pratique de la psychanalyse qui reconnaîtraient activement les voix minoritaires, qui travailleraient à « lever leur invisibilisation ou leur réduction au silence, sans toutefois essentialiser leur identité ».

Ayouch convoque dans son essai penseurs et penseuses des études féministes, queers, intersectionnelles et postcoloniales (Judith Butler, Frantz Fanon, Gayle Rubin, Edward Saïd, Joan Scott, Gayatri Spivak, entre autres). Dans ce parcours, l'hybridité est elle-même étudiée avec les mots de théoricien·nes non blancs, non blanches ; les concepts de *border thinking*, thématisé par la poète Gloria Anzaldúa, de « tiers espace », élaboré par Homi Bhabha, de « pensée autre », développé par le sociologue Abdelkebir Khatib, sont autant de points de départ convoqués par Ayouch pour réfléchir à l'hybridité. D'abord explorées dans leur contexte d'énonciation initial, ces notions sont ensuite utilisées pour présenter ce qui opère dans le cadre analytique ; le transfert, par exemple, qui témoigne de l'hybridité entre les êtres

et se présente comme un outil précieux dans la cure : « L'objet est de tenter ici de penser une déterritorialisation puis une reterritorialisation susceptible de rendre habitable, pour les sujets altérisés et minorisés, *l'unbomely* de la théorie psychanalytique. » Dans cette riche tentative d'étudier métapsychologiquement l'hybridité (Ayouch se refuse à la présentation de cas), le psychanalyste s'arrête plus cursivement sur les moyens de la réaliser dans le cadre thérapeutique. Cette psychanalyse mineure qui chercherait à « prévenir son discours de l'impérialisme culturel d'un modèle unique de la psyché fondée sur des représentations européocentrées » veillerait à écouter « la violence coloniale traversant l'énonciation des sujets altérisés », ce qui implique par exemple pour le psy de faire l'analyse renouvelée de son propre transfert – car une écoute est toujours située.

« Mais pourquoi êtes-vous convaincus, chers amis binaires, que seuls les subalternes ont une identité ? »

Devant l'École de la cause freudienne, Preciado clamait : « Mais pourquoi êtes-vous convaincus, chers amis binaires, que seuls les subalternes ont une identité ? Pourquoi êtes-vous convaincus que seuls les musulmans, les juifs, les pédés, les lesbiennes et les trans, les habitants de la banlieue, les migrants et les Noirs ont une identité ? » Si l'identité est toujours au sens de la psychanalyse une « unification imaginaire », Ayouch souligne – allant dans le sens de Preciado – qu'il en va de même pour l'identité majoritaire (blanche, occidentale, masculine, hétérocentrée), qui nécessite elle aussi d'être interprétée, déconstruite (« L'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi », écrivait déjà Freud en 1908). Ainsi, la tâche à laquelle nous convie Ayouch et à laquelle je souscris ne consiste pas à abandonner Freud et Lacan, mais à ouvrir un tiers espace de dialogue : « Cette perspective est fondamentale pour une psychanalyse mineure qui, en historicisant les outils d'un discours majeur de la psychanalyse, ne devient toutefois pas une psychanalyse de l'identité mineure. » Devant l'inconnu, il faut se laisser entamer : on se débat, on construit, on invente, puis on transmet. C'est ma conception du savoir. 